

Aimé Desautels
Artisan de la fierté

Jean Gagnon Doré

Number 72, Spring 1997

Vieux-Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16956ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon Doré, J. (1997). Aimé Desautels : artisan de la fierté. *Continuité*, (72), 32–34.

Artisan de la *fierté*



Alors que s'amorce la tranquille mais décisive révolution des années 1960, un acteur entre en scène et donne l'impulsion nécessaire à la sauvegarde et à la mise en valeur du quartier historique de Montréal. Aimé Desautels sera celui par qui la fierté arrive.

par Jean Gagnon Doré

Au début des années 1960, Aimé Desautels occupe le poste de directeur adjoint au Service d'urbanisme de la Ville de Montréal depuis déjà quelques années. Homme posé, il se fait remarquer pour son sens de l'organisation et du travail en équipe. À 40 ans, ce Montréalais natif de la rue Wolfe, qui a grandi en bordure du canal de Lachine, présente un parcours peu commun : diplômé en architecture à l'Université McGill, trois ans d'expérience dans un bureau d'architectes à Edmonton, puis retour à Montréal où il joint, de 1954 à 1961, le Service d'urbanisme de la Ville en tant que responsable des inspecteurs de constructions d'abord et ensuite directeur adjoint au Service d'urbanisme.

Aimé Desautels (à gauche) en compagnie de Gérard Godin et de Yvon Lamarre lors de l'ouverture, en 1985, de la chapelle du Bon-Pasteur. Un projet majeur de restauration réalisé sous la direction d'Aimé Desautels, alors directeur de l'urbanisme à la Ville de Montréal.

Les premières « actions » d'Aimé Desautels dans le Vieux-Montréal remontent à... son enfance. « J'aimais beaucoup l'effervescence de la place Jacques-Cartier. Il y avait des chevaux, beaucoup de monde, toutes sortes de choses que l'on vendait. Plus bas, il y avait une activité portuaire intense. À l'automne, pour un sou, on consommait un épi de blé d'Inde tout juste cuit dans une grosse bouilloire. Puis il y avait le marché Bonsecours avec ses étals et ses celliers, et la place d'Armes, point de correspondance des tramways : j'avais 12 ans et nous allions à la basilique Notre-

Dame durant le carême pour entendre prêcher des pères français. » Plus tard, à la Ville, il passera 30 ans de sa vie professionnelle à arpenter presque quotidiennement les rues et les places de ce quartier unique.

LA COMMISSION JACQUES-VIGER

Déterminé, il gravit un à un les échelons et voit ses responsabilités augmenter. « J'ai la chance d'évoluer dans le domaine politique. Mon poste m'amène à présenter divers projets publics et privés à différentes commissions et aussi au comité exécutif. C'est un travail fascinant. » C'est précisément dans ce contexte qu'il travaillera avec les membres de la Commission Jacques-Viger. Créée en 1961 sous le règne Drapeau-Saulnier, cette commission a pour mandat d'étudier les demandes de projets adressées au Service des permis et inspections et de

suggérer les meilleurs moyens à prendre en vue de la rénovation et de la conservation du Vieux-Montréal. La Commission n'a pas de pouvoirs décisionnels ; elle adresse ses recommandations au Service des permis et inspections ou au Service d'urbanisme, qui les transmet s'il y a lieu au Comité exécutif de la Ville.

« Ses membres étaient recrutés à l'extérieur du Service d'urbanisme. Le premier président fut Paul Gouin. Homme d'une grande culture, il était vivement intéressé par le Vieux-Montréal. Un autre membre éminent a été John Bland, le directeur de l'École d'architecture de l'Université McGill. »

Les membres de la Commission protestent parfois avec vigueur, mais pas toujours avec succès. Un fait demeure : ils interviennent à une période cruciale de changement pour Montréal. « Dans les années 60, on démolit allègrement, sans égard à la qualité intrinsèque ni à la valeur historique des bâtiments, explique Aimé Desautels. Il semble qu'il n'y ait rien qu'on puisse invoquer pour arrêter le processus. Avec ou sans permis, on démolit, et parfois ce sont des bâtiments importants qui ne sont pas protégés. » Qui plus est, il n'y a pas encore d'« arrondissement historique » comme tel – il sera créé en 1964 par la Commission des monuments historiques, précisément à la demande de la Commission Jacques-Viger.

LE MARCHÉ BONSECOURS EST ÉPARGNÉ

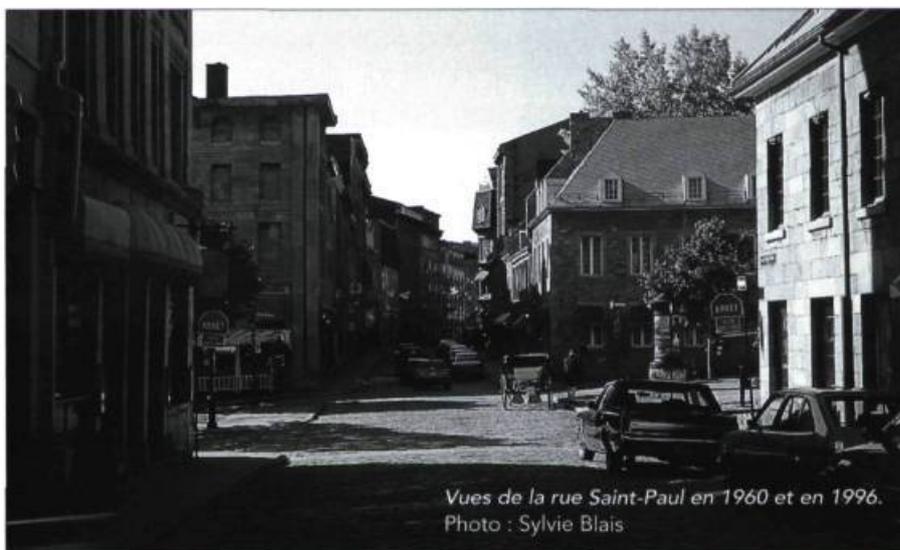
« Ainsi, on rase d'un côté, et de l'autre, on veut conserver. Mais on n'a pas encore adopté la mentalité de conserver avec la garantie que le bâtiment va servir à une fonction, qu'il ne demeurera pas une coquille vide. » C'est là un concept qu'Aimé Desautels appliquera à plusieurs des projets dont il fera la promotion et supervisera la réalisation, alors qu'il sera au Service d'urbanisme.

Le marché Bonsecours, qu'on menace de démolition, est un bel exemple. Le bâtiment est très abîmé, dangereux pour le feu, la plupart des commerces l'ont déserté depuis longtemps. « Au Service d'urbanisme, nous recommandons à la Ville de Montréal de conserver le marché Bonsecours, de le restaurer et de le rendre utilisable, parce que c'est un bâtiment imposant qui rassemble toutes les bribes de l'histoire du quartier. » Ce qui sera fait. Le Service d'urbanisme y aménage ses bureaux, suivi bientôt des services de l'habitation et de l'informatique de la Ville,

« Notre présence ne crée pas beaucoup d'entrain dans le quartier la fin de semaine, mais durant la semaine, il y a un va-et-vient autour de l'édifice qui le rend vivant. Aussi, on réaménage autour : nouveaux lampadaires, dalles récupérées, etc. Les gens commencent à venir : ils voient des travaux, cela les intrigue. »

NOUVEAU VISAGE, NOUVELLE DESTINÉE

« Nous n'étions pas les seuls à penser qu'on pouvait redonner un visage invitant au Vieux-Montréal. Des gens ont cru à la nouvelle destinée du quartier. Des personnes comme Eric McLean, qui a acheté la vieille maison de Louis-Joseph



Papineau et l'a restaurée à ses frais. L'architecte Fred Lebensold également, du cabinet Arcop, qui s'est installé sur la rue Bonsecours. Et plusieurs autres encore : Marie-Paule Nolin, dont la maison a été reprise par l'architecte Phyllis Lambert, Madeleine Arbour, Francine Beausoleil, Rollande Pagé, qui a siégé au sein de la Commission Jacques-Viger, Claire Bertrand, collectionneuse très connue, Jean-Louis Lalonde, architecte, Julien Hébert, graphiste designer, etc. »

À ces gens s'ajoute la faune des artistes de la scène parmi lesquels on reconnaît Yvon Deschamps, qui exploite à l'époque le restaurant Le Fournil, et Clémence Desrochers, qui ouvre une boîte à chansons sur la place Jacques-Cartier. Les peintres commencent à s'installer sur la rue Saint-Amable. Tout cela crée un début d'intérêt et d'animation dans le secteur, et attire des visiteurs le dimanche.

À l'époque, c'est tout un changement de mentalité qui s'effectue par rapport au Vieux-Montréal. Aimé Desautels décrit par exemple l'esprit des membres de son équipe de travail quand il a été question de déménager le Service d'urbanisme dans la bâtisse du marché Bonsecours. « Les employés hésitaient. Pour nombre d'entre eux, c'était un quartier louche, qui n'avait pas bonne réputation. Peu de gens y vivaient. Les bâtiments étaient vacants et mal entretenus, l'éclairage était défectueux ou inexistant, et tout ce que l'on entendait, le long de la rue de la Commune, c'était les voix des matelots qui traversaient le Vieux-Port pour aller voir l'hôtel de ville ou prendre un verre dans les bistros des alentours. » Curieux comme cette époque – si proche en réalité – apparaît lointaine aux habitués actuels du Vieux-Montréal!

En 1967, Montréal connaît l'effervescence avec l'exposition universelle et divers

ERIC McLEAN, PIONNIER DE LA DÉFENSE DU VIEUX-MONTRÉAL



Eric McLean
Photo : Mark Anthony Price

En 1961, le journaliste Eric McLean emménage dans un appartement du Vieux-Montréal. Il aime ce quartier. Enfant, il est souvent venu s'y promener avec son père qui travaille à proximité. Malheureusement, cette vieille partie de la ville est alors à l'abandon. Je voyais le Vieux-Montréal disparaître morceau par morceau, confie l'homme aujourd'hui âgé de 78 ans. Cela m'agaçait tellement que j'ai décidé d'agir, de m'installer dans une maison et de la restaurer. L'édifice où il déménage est l'ancienne maison de Louis-Joseph Papineau, construite dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle sur la rue Bonsecours. Un an plus tard, il achète la maison et y investit tout son avoir. Pendant presque 10 ans, il vit au cœur d'un chantier pour redonner à la propriété ses plans originaux. Avec une équipe de menuisiers, il met la main à la pâte. Passant du marteau à la plume, le journa-

liste cherche à sensibiliser le public en publiant des articles sur l'état de détérioration du Vieux-Montréal et sur la nécessité de le restaurer. En collaboration avec l'illustrateur Dick Wilson, il publie même un livre intitulé *The Living Past of Montréal/Montréal, Le passé vivant*. Toujours disponible en librairie, l'ouvrage contient une cinquantaine de dessins et de nombreux textes sur le Vieux-Montréal des années 1960.

Véritable instigateur d'un esprit de sauvegarde du quartier, Eric McLean suscite l'adhésion de nombreuses personnes, dont Aird Nesbitt, président d'Ogilvy, qui s'engage à restaurer la maison de Pierre du Calvet, rachetée par la famille Trottier qui y gère toujours un restaurant et une auberge.

Eric McLean a été critique musical au *Montreal Star* pendant 30 ans, de la fin de la guerre jusqu'en 1979, puis pendant 10 ans au journal *The Gazette*. En 1975, il est récipiendaire de l'Ordre du Canada et, en 1993, il reçoit une distinction de la Société historique de Montréal en reconnaissance de sa contribution à l'histoire de Montréal. À la retraite depuis 1988, il vit toujours dans la maison Papineau.

APRÈS LES ANNÉES 1960

En 1971, l'administration municipale propose à Aimé Desautels de mettre sur pied le Service de planification de la toute nouvelle Communauté urbaine de Montréal. Homme de défi, il acquiesce. Et s'éloigne ainsi du dossier Vieux-Montréal pour une période de presque 10 ans.

C'est en 1978 qu'il revient à la Ville pour relancer le Service d'urbanisme aboli durant son absence. L'administration municipale souhaite la réalisation de projets tangibles. « On met en place l'Opération 10 000 logements initialement étalée sur quatre ans. Ce sera un succès considérable, puisque l'opération passera de 10 000 à 20 000 logements. En parallèle se développe le programme d'aménagement des quartiers anciens,

appliqué dans une quinzaine d'endroits. Des projets d'entente entre la Ville et le ministère des Affaires culturelles naissent à partir de 1979, visant la mise en valeur du Vieux-Montréal. »

C'est en 1981 que la Société immobilière du patrimoine architectural (SIMPA) voit le jour. Elle est vouée à la réhabilitation et à la relance économique du patrimoine architectural montréalais. Aimé Desautels reste directeur du Service d'urbanisme jusqu'en 1984 et assume la présidence du conseil d'administration de la SIMPA jusqu'en 1989. Quant à la Commission Jacques-Viger, ses règlements sont refondus en 1992. On la consulte sur la qualité des projets en ce qui a trait à l'urbanisme, à l'aménagement, à l'architecture et au design. Elle rayonne maintenant à l'échelle montréalaise.

TÉMOIN ET ACTEUR

Éclectique, Aimé Desautels a toujours conçu des équipes de travail multidisciplinaires. Il est aujourd'hui fier des ouvrages de vulgarisation que le Service de l'urbanisme a produits sous sa direction. Les schémas explicatifs y côtoient la description des bâtiments et les notes historiques et démographiques. À 75 ans, retraité depuis plus d'une douzaine d'années, il conserve une mémoire détaillée de tous les dossiers, et pas des moindres, dont il a eu la charge : Montréal Horizon 2000, la restauration du monastère du Bon-Pasteur, la démolition du silo numéro 2 – dont il retient encore certains aspects controversés.

Il garde un souvenir vivant des réalisations des années 1960. « Aujourd'hui, quand je vais dans le Vieux-Montréal, j'ai l'impression que c'est une rallonge de chez moi. Je ne m'y sens pas dépaycé. J'ai encore à cœur le Vieux-Montréal. Et je dois beaucoup aux gens qui sont venus s'y installer. Sans qu'ils le sachent, ils m'ont été d'un grand apport. Si, à l'époque, ils avaient quitté le quartier en pestant contre les projets pour tout et pour rien, je ne suis pas sûr que nous aurions atteint nos objectifs à court et à long terme. »

Pour Aimé Desautels, qui se définit comme un témoin attentif autant que comme un acteur engagé, leur présence a garanti la valeur de la démarche dans laquelle il était entièrement investi.

Jean Gagnon Doré est journaliste pigiste.

événements importants. Pour le Vieux-Montréal, les retombées sont réelles. On profite de l'occasion pour faire découvrir à la population une facette de la ville tout à fait inconnue, la partie au sud de Notre-Dame située entre la rue McGill et la rue Berri.

Après 1967, l'esprit créé depuis le début des années 1960 perdure : on ne met pas encore beaucoup d'énergie à rénover ou à remettre en valeur, mais on ne détruit plus. La Commission Jacques-Viger, de plus en plus sévère, veille au grain. Si elle n'est pas appuyée dans toutes ses recommandations, elle joue toutefois un rôle important : elle freine les élans intempêtes des entrepreneurs trop pressés à démolir pour tout remplacer par... des stationnements !